



PROPOSITION DE NUMERO

Revue Corps & Psychisme, Michael Chocron & Simruy Ikiz

Solitudes et isolements

Mots-clés : Solitude, isolement, psychopathologie, psychanalyse.

Résumé :

Ce numéro de Corps et psychisme en préparation propose aux auteurs d'explorer la dialectique entre solitude et isolement. Si la solitude peut être recherchée et avoir des dimensions positives, se pose la question du moment où elle se transforme en isolement qui traduit d'avantage la souffrance d'un sujet face à des objets internes insuffisamment rassurant.

Argument :

Que penser quand un sujet dit : « je me sens seul » ?

De manière commune, il est admis une importance pour chacun de maintenir des relations. Lors des rencontres avec de nouveaux patients, il s'agit d'un élément que les cliniciens prennent en compte et nous suivons les investissements de nos patients tout au long des thérapies que nous proposons.

La perspective psychanalytique nous amène à penser plus loin que l'apparence d'une vie sociabilisée. Envisager les effets des relations implique de ne pas se fier uniquement à l'existence d'une vie familiale, de l'appartenance à un couple ou à des groupes d'amis. L'appréciation de la sociabilité d'un sujet ne peut s'arrêter à la surface des relations et du décompte du nombre d'amis.

En outre, toute relation n'est pas forcément un lieu d'épanouissement pour le sujet, certaines relations, amicales, amoureuses, familiales pouvant être d'aliénantes répétitions source de souffrances. Le corrélat est que toute rupture n'est pas mauvaise. La possibilité pour un sujet de mettre fin à une relation prise dans une répétition mortifère de son histoire, peut représenter une avancée thérapeutique.

Dès lors, la question centrale que ce numéro se propose de traiter, devient celle des conditions psychiques qui permettent qu'un retrait relationnel ne se transforme pas en effondrement. Autrement dit, comment comprendre les différences entre solitude et isolement à partir de la constitution et de la stabilité du monde interne d'un sujet ?

Chez Freud¹, apparaît la fonction éclairante que peut avoir un bon objet, dans la note qu'il ajoute en 1920 à propos de l'angoisse infantile. Il fait référence à cette scène où un enfant qui a peur dans le noir demande à sa tante de parler parce qu'il fait sombre. La tante lui demande en quoi parler pourrait le rassurer en pleine nuit, alors qu'il ne peut la voir et à l'enfant de répondre « Ça ne fait rien [...] quand quelqu'un parle, il fait clair » (p. 163).

Pour Klein², le sentiment de solitude est directement lié à l'intériorisation du bon objet permettant au sujet de supporter la douleur qui accompagne le processus de l'intégration des bonnes et mauvaises parties de l'autre et de soi. Tandis que chez Winnicott³, la solitude ne se joue pas d'abord sur le registre de l'intégration interne mais sur la possibilité d'être seul en présence de l'autre. Ce n'est pas l'introjection du bon objet qui soutient le sujet, mais la fiabilité de l'environnement : un cadre suffisamment constant, une mère *suffisamment bonne* permettent au bébé puis à l'enfant de faire l'expérience d'un retrait, d'un espace interne, sans effondrement. Là où Klein pense la solitude comme liée à la solidité du monde interne et à la qualité du bon objet intériorisé, Winnicott déplace la question vers l'expérience de continuité d'existence : pouvoir être seul suppose d'avoir été porté, deviné, laissé exister sans intrusion.

Mais qu'en est-il quand les mauvais objets ou les mauvaises parties des objets sont plus puissants ou davantage sollicités par les vécus immédiats du sujet ? Contrairement à Winnicott, pour qui certains retraits internes peuvent constituer des espaces protecteurs et féconds permettant au sujet de se rassembler et de développer la capacité d'être seul en présence d'un autre, Steiner⁴ considère le retrait comme un mouvement défensif rigide où se cristallisent les gangs internes, véritables organisations tyranniques qui maintiennent le sujet dans une loyauté persécutrice et empêchent toute élaboration. Dans ces conditions, le *gang interne* devient une instance dominante qui enferme le sujet dans une fidélité rigide et tyrannique. Quand la personnalité reste soumise à la logique des *gangs internes*, ce type d'organisation psychique fonctionne comme un groupe soudé et défensif dans le monde interne du sujet, qui demande en contrepartie de la protection qu'il offre une loyauté emprisonnante, persécutrice et inhibant le développement du sujet.

¹ Freud, S. (1905). Les trois essais sur la théorie sexuelle. In S. Freud, OCF VI (pp. 59-181). PUF (2006).

² Klein, M. (1963). Se sentir seul. In M. Klein, *Envie et gratitude* (pp. 119-132). Gallimard (2024).

³ Winnicott, D.W. (1958). *La capacité d'être seul*. Petite bibliothèque Payot (2015).

⁴ Steiner, J. (1993). Retraits psychiques : organisations pathologiques chez les patients psychotiques, névrosés et borderline, PUF (1996).

La solitude est menacée par ces objets et amène à ce que la suspension des relations soit vécue avec angoisse. En l'absence d'objets internes suffisamment stabilisateurs du moi du sujet, la solitude laisse la place à l'isolement. Il s'agit d'un état où la perspective du réinvestissement de l'environnement est entravée et peut devenir impossible parce que les investissements pulsionnels ne peuvent se détacher du moi du sujet sans le fragiliser. En l'absence d'autoérotismes offrant au sujet un appui pour habiter son espace interne, et lui permettre de vivre l'attente de l'objet de manière supportable grâce au recours aux fantasmes, la solitude ne peut être vécue comme un espace habitable ; elle se transforme en isolement.

La solitude du psychanalyste vient précisément attester de cette possibilité de retrait. Les théorisations autour de la rêverie de l'analyste montrent combien il s'agit d'un outil de travail : la capacité de se soustraire momentanément au concret pour accéder à une réceptivité fine, à la fois envers le patient et envers ce que l'inconscient de ce sujet met en mouvement chez soi. Dans cette perspective la solitude interne de l'analyste permet de percevoir les transformations du champ analytique, d'accueillir les émergences inconscientes qui circulent entre les deux protagonistes, et de laisser résonner en soi des éprouvés pré-conceptuels. Cette forme de retrait n'est donc pas une fuite, mais un espace où peut se déployer une écoute rêvante, indispensable à la pensée clinique.

L'analyste n'est pas le seul à vivre une solitude créatrice. L'écrivain connaît également ce passage par des moments où il est seul pour créer. D'autres métiers solitaires posent également cette question. De manière plus générale, nous pouvons considérer que tout retrait n'est pas forcément un isolement négatif. Il existe une manière de continuer à investir ses objets internes même en dehors de relation à eux dans l'ici et maintenant.

Nous proposons donc de lire la question d'« être seul » en fonction d'une dialectique entre solitudes et isolements. Ceux-ci sont à mettre aux pluriels car, si le sentiment est unique et partagé, les expériences de solitudes et d'isolements s'incarnent de manière variable chez les sujets. Nous souhaiterions proposer aux auteurs d'interroger les mouvements successifs que nous trouvons dans les suivis thérapeutiques des sujets dans toute la variété de leurs formes. Car les formes sont variées, en voici quelques-unes à titre d'exemple. Un sujet avec d'importantes angoisses psychotiques qui met en place un isolement, parfois malgré lui, empêchant les mauvaises parties des objets de revenir l'attaquer. Un sujet adolescent, confronté à l'impossibilité de se différencier de ses objets parentaux, recourt à la scarification. La relation anaclitique qui permet de s'assurer de la présence d'autrui dans l'environnement à tout instant de peur qu'il ait connu le même destin que l'objet interne le représentant qui a été détruit par les mouvements de haine du sujet. Dans le contexte culturel contemporain, cette dialectique est redoublée par la place prise par les réseaux sociaux. Ils offrent une hyper-connexion permanente qui, paradoxalement, peut renforcer le sentiment d'esseulement. Plus les sujets sont « connectés », plus l'absence de réponse, la moindre discontinuité relationnelle ou la vacuité du lien numérique peuvent susciter un vécu d'abandon. On pourrait y voir une forme contemporaine de solitude comme

symptôme de la culture : un lien social saturé, mais presque dépourvu de véritable relation objectale, c'est-à-dire de rencontre avec un autre capable d'apporter de la satisfaction.

L'idée est de mettre au travail le rapport entre isolement et solitude dans tout type de psychopathologie et dans une variété large de dispositif clinique.

Derrière cette dialectique entre solitude et isolement, les auteurs interrogeront ce que l'approche psychanalytique amène à questionner des vécus de relations qui ont abouti à la mise en forme des objets internes du sujet. Ce retour vers l'interne et vers le passé, qui apparaît paradoxal à nombre de sujets si certains de souffrir du rapport à autrui dans le présent, est nécessaire pour penser les effets subjectifs de ce qui est si communément appelé la sociabilité.

Date limite d'envoi des propositions :

E-mail : secretariat.corpsetpsychisme@gmail.com

Consignes aux auteurs

30000 signes maximum (espaces compris).

Format : fichier Word en Arial 12 ou Times New Roman 12.

Comportant : Le titre de la communication, votre nom et prénom, vos titres, votre adresse e-mail et votre adresse postale.

Un résumé ainsi qu'une liste de 5 mots-clés, en français, et traduits en anglais, espagnol et allemand.

Date limite d'envoi : 15 mai 2026